

## Deux cerfs pour la table douze

Stéphane Dompierre

Number 115, Fall 2007

À table!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dompierre, S. (2007). Deux cerfs pour la table douze. *Moebius*, (115), 13–18.

## STÉPHANE DOMPIERRE

### *Deux cerfs pour la table douze*

*Laissez mariner dans un endroit frais.*

Jehane Benoit

Du point de vue d'André Blais, la vie d'André Blais va bien. Il se dit qu'il a de la classe, qu'il est un homme de goût ; pas plus tard que tout à l'heure, plein d'assurance, il a exigé du sommelier qu'on lui apporte un bordeaux qui s'accordera à merveille à son cerf braisé au vin rouge avec pommes rattes crémées à la ciboulette et crème de persil. Rien de plus qu'un steak et des patates pilées, pour tout dire, mais avec un joli nom. Il se demande d'ailleurs où les chefs trouvent des appellations si audacieusement compliquées pour des mets tout simples. En se levant de table, il tente d'imaginer comment un chef surnommerait sa copine. D'un nom banal – Josée Parenteau –, il joue au chef et lance « Fausse blondée de Gaspésie à l'huile de zone T dans son émulsion de gras de jambe ». Il se trouve drôle et glousse en rejetant un peu d'air par les narines. Quel joyeux drille, tout de même. Mais c'est surtout quand il n'essaie pas de l'être qu'André Blais est drôle : les cheveux peignés vers l'arrière, la moustache, les lunettes aux montures énormes, il ne sait même pas qu'il ressemble au mari violent des téléromans italiens d'après-midi. Ça fait partie des nombreuses choses qu'il ignore ; le sommelier, s'il s'en était donné la peine, lui aurait précisé qu'un cabernet sauvignon eût été beaucoup plus approprié avec le cerf. Mais André Blais n'est pas le genre de personne pour qui on aime se donner la peine. Puisque les

André Blais de ce monde ont tendance à croire qu'ils savent tout, les André Blais peuvent bien aller se faire foutre, s'est dit le sommelier. Un bordeaux, ce sera. Et, encore, un 1992, la pire récolte de la région depuis vingt ans, déjà imbuvable, maintenant trop vieux. Le sommelier, honteux, se demande ce qu'il fait avec encore six de ces bouteilles dans sa cave. Il s'est promis de donner les cinq autres au chef pour déglacer ses sauces.

André Blais a humé le vin, l'a regardé à la lumière, l'a fait tourner dans son verre, l'a humé encore, puis scruté de nouveau à la lumière, l'a refait tourner dans le verre, pendant que le sommelier, d'un stoïcisme tout professionnel, se retenait de lui fracasser la bouteille sur la tête à grands cris libérateurs. Et on se met un peu de vin dans la bouche, et on se gargarise comme si c'était du rince-bouche et on avale de travers en se déclarant très très satisfait de son choix, en hochant la tête et en regardant la fausse blonde assise en face de soi avec fierté : regarde, chérie, comme tu as un compagnon de vie bien éduqué. Le sommelier en conclut qu'il aurait pu lui servir du Windex Baies des Montagnes que son connard moustachu de la table douze n'aurait pas vu la différence.

C'est avec le mince sourire de l'homme repu qu'André Blais entre dans les toilettes du restaurant de l'auberge. Il laisse à table, derrière lui, Josée, compagne avec qui il célèbre aujourd'hui trois années de vie commune, son téléphone cellulaire, posé près de son assiette, et son ordinateur portatif, sous sa chaise, dans une serviette en cuir. Il les perdra tous les trois. Mais, pour l'instant, il ne sait évidemment rien de tout cela. Et puis ses préoccupations sont d'un autre ordre, plus prosaïques.

André Blais veut déféquer.

Courtois, ne relevant qu'un sourcil pour laisser voir sa perplexité face au moustachu qui mange comme un cochon, le serveur approche son ramasse-miettes pour nettoyer les dégâts tout autour de la petite assiette. Le cochon, aussi connu sous le nom d'André Blais, respire sans discrétion le parfum d'une jolie secrétaire en escapade avec son patron, qui passent tous deux près de lui en sens inverse dans le corridor menant aux toilettes.

Le patron a oublié de remonter la fermeture éclair de son pantalon. La jolie secrétaire voudra garder l'enfant.

La pièce n'est pas très grande. Deux lavabos, un urinoir, deux cabines. De petites serviettes blanches au parfum d'eau de Javel et de citron pour se sécher les mains. Propre, intime, éclairage feutré ; tout ce qu'il faut pour assouvir ses petits besoins. André Blais pense : « C'est si propre qu'on pourrait manger par terre. » Il s'imagine donc manger par terre, ce qui l'amuse un court instant. Il perd vite son sourire en apercevant des pieds sous la porte d'une des cabines. Il n'est pas seul. Ses paumes deviennent moites. Une fine couche de sueur apparaît sur son front, à la racine des cheveux. Il respire mal. Même la perspective de manger par terre dans les toilettes du restaurant ne l'amuse plus.

Il pense retourner à sa table, mais entrer dans les toilettes n'a fait que rendre son envie plus pressante. Un gargouillis se fait entendre dans son estomac qui bouillonne alors qu'il serre les fesses. Il s'appuie sur un lavabo en se tenant le ventre, gonflé, qui attend sa libération. La gorge sèche, il prend une grande respiration et serre les poings pour atténuer ses tremblements.

Il n'a d'autre choix que d'entrer dans la cabine libre, de baisser son pantalon et d'attendre que l'importun s'en aille. De l'autre côté de la cloison, rien. Pas le moindre pet. Ni crissement de papier entre les fesses, ni ceinture qu'on boucle, ni chasse d'eau qu'on actionne. Impossible de savoir si le voisin a terminé sa besogne.

André Blais est prêt à tout laisser aller. Le sphincter, comme une porte qui empêche le taureau d'entrer dans l'arène, vibre, sensible, attentif au signal. Mais le signal ne vient pas. Impossible pour lui de faire entendre le bruit de ses déjections à un témoin, tout anonyme soit-il. Il actionne la chasse d'eau dans l'espoir de couvrir le bruit qu'il fera. Peine perdue : cuvette moderne, rapide, ultrasilencieuse. En dix secondes à peine, tout est fini. D'après ce qu'André Blais peut entendre, le voisin n'en a pas profité non plus. Le silence est si parfait qu'il se demande si le voisin ne retient pas sa respiration, en plus de ne pas bouger le moindre muscle. Alors, André Blais se fâche. Il aimerait dire à son voisin que les bonnes manières imposent

la loi du premier arrivé, premier parti. Le voisin doit faire ce qu'il a à faire et laisser la place au suivant. Ce sont de bien mauvaises manières que de penser qu'on pourra attendre qu'un nouveau entre aux toilettes, qu'il se vide les tripes et reparte en nous laissant tranquille. Chacun son tour. Va-t'en ! Dégage ! Fais de l'air ! Tu as eu ta chance, tu n'avais qu'à en profiter ! Qu'on me laisse chier en paix !

André Blais se calme. Une hypothèse le fait grimacer : et si le voisin avait le même blocage que lui ? S'il souffrait lui aussi de phobie sociale ? Ce duel pourrait ne jamais finir. D'un autre côté, André Blais sait qu'il ne peut repartir sans accomplir sa tâche : son ventre ballonné le fait souffrir. Par manque d'imagination, il se dit que ça ne pourrait pas aller plus mal.

Et pourtant.

Voyez, déjà, son téléphone qui sonne. Josée observe le corridor par où son amoureux est parti et se dit qu'assurément il n'aura pas le temps de revenir pour prendre l'appel. Elle se contente de lire l'afficheur. Distraitement. Puis, intriguée, elle essaie de comprendre pourquoi sa bonne amie Isabelle appelle André un vendredi soir. Comme c'est bizarre. Très très bizarre. Oui, vraiment, c'est bizarre. Le vocabulaire de Josée Parenteau est plutôt limité. Et puis, voilà, Josée comprend tout. Les absences d'André. Les silences d'Isabelle. Ah ben tabarnak. Tabarnak de ciboire d'ostie de câlisse de chum sale qui couche avec ma salope d'amie de marde, pense-t-elle, à défaut de pouvoir le dire à haute voix. Ce langage châtié est un héritage de son père. Seule à table, avec cette colère qui lui part du ventre et l'irradie tout entière, elle voudrait hurler. Elle se lève, ramasse le cellulaire et se dirige vers la sortie. Elle revient, ouvre la serviette et s'empare de l'ordinateur. Elle sort. D'un lancer sec et précis, l'ordinateur se retrouve sur une voie de l'autoroute qui passe devant l'auberge. Itinéraire prisé des conducteurs de poids lourds. Au moment où elle entre dans sa voiture, l'objet est déjà en morceaux. Adieu, importants travaux d'architecture. Adieu, inestimable collection de disques de blues au format MP3 en téléchargement illégal. Adieu, photos glauques de Josée nue.

Très loin de là, Isabelle tente à nouveau de joindre André en vue du souper surprise pour les quarante ans de Josée. C'est mal parti. La première sonnerie se perd dans le vent, alors que Josée balance l'appareil par la fenêtre de la voiture, faisant fuir un porc-épic obèse. Elle tente de voir quelle est cette forme bizarre qui s'agite et s'enfuit dans les bois, tandis que sur la route, devant la voiture, un grand cerf de Virginie, stupéfait, n'a plus d'autre choix que d'attendre l'impact. Josée Parenteau n'aura pas le temps d'avoir peur. La mort lui semblera feutrée, douce, enveloppante comme un manteau de fourrure. Le ventre transpercé d'un bois, elle posera sa tête sur celle de la bête qui, elle, souffrira longtemps.

Dans un poêlon bien chaud, le chef dépose deux beaux morceaux de viande.

André se ronge un ongle. Il espère que Josée ne s'inquiète pas trop de son absence. Elle doit bien se douter de ce qui le retient, elle connaît cette anxiété qui l'afflige, mais, tout de même, ça commence à faire longtemps qu'il a quitté la table.

Dans le cabinet voisin, toujours rien.

